

se retourner et sa hésiter, même dans les nombreux carrefours qui se présentent.

C'était bien autre chose que la première partie du voyage.

Il n'était plus question de ces tâtonnements qui l'avaient quelquefois retardée avant d'arriver à l'étoile du Chêne-Capitaine.

Maintenant, on devinait qu'elle se sentait sur un terrain parfaitement connu, et qu'elle avançait vers un but arrêté dans son esprit.

En dépit de sa confiance, Roger ne pouvait s'empêcher de faire cette réflexion qu'en allant du même train ils devaient bientôt sortir de la forêt.

Cependant, quelle que fût la longueur d'une nuit d'hiver, le jour ne pouvait pas tarder beaucoup à venir, et son lever allait coïncider avec la fin de cet abri protecteur que l'épaisseur du bois assurait aux fugitifs.

De plus, la direction qu'ils suivaient, et que l'officier avait relevée approximativement d'après l'étoile polaire, était celle du nord-est.

Il connaissait assez le pays pour savoir qu'en continuant ainsi on devait aboutir dans les environs de Maisons-Laffite.

« Que ferons-nous, pensait-il, quand nous arriverons dans ce pays découvert, où chaque village est occupé, où la surveillance de l'ennemi est incessante ? »

Mais, comme il n'était plus temps de reculer, et que, d'ailleurs, il avait la foi, Roger persista dans son obéissance passive.

Ils marchaient ainsi depuis deux heures au moins, quand Régine s'arrêta subitement.

On approchait de la lisière de la forêt, car les arbres commençaient à se détacher sur un fond plus clair.

La jeune fille avait sans doute atteint l'étape qu'elle s'était fixée, puis qu'elle déposa son sac au pied d'un vieux hêtre, et fit signe à son compagnon de l'imiter.

Le lieutenant, assez surpris de cette brusque décision, regarda autour de lui et tressaillit en entendant le cri d'un hibou dans les hautes branches.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

## LE MERLE

A. M. le Rédacteur de L'OPINION PUBLIQUE.

La poésie que je vous envoie n'est pas une fantaisie. Elle m'a été inspirée par une nichée de merles qui, depuis quatre ans, égale mes peupliers. Ces aimables oiseaux semblent attachés à mes grands arbres. Dès que leurs rameaux se sont couverts de feuilles, je vois revenir le couple fidèle au vieux nid délaissé durant l'hiver.

Le chant du mâle est plus éclatant que celui de la femelle, sa livrée plus brillante. Sa gorge est d'un jaune d'orange mûre qui se marie gracieusement au vert pâle des feuilles nouvelles. Le dessous de ses ailes est d'un jaune d'or, ce qui rend son vol éclatant aux feux de l'aurore. Très-friand de fruits et d'insectes, dès que l'aube a lui, on le voit s'élancer de son nid, en quête d'une pâture. Il saisit la mouche au vol tout en éparpillant dans l'air les éclats de sa chanson matinale.

Il recherche les baies les plus esquives, la fraise, la ronce, la cerise des bois. Quelque vagabond, il erre de buisson en buisson, pillant leurs fruits à moitié mûrs et disputant aux moineaux les miettes du banquet de l'été.

Bien que les bois soient embaumés, que tout rit et chante dans la vallée, il n'oublie pas la mère inquiète, et dans sa maraude matineuse il n'oublie pas la becquée des petits. Après avoir pris son bain matinal au flot de la source ombragée, il revient au nid. La fraîcheur de l'onde rend son aile plus lesté ; son instinct paternel double la vitesse de son vol. Il arrive, portant la becquée quotidienne, insecte d'or ou ronce exquise. La mère, ravie de le revoir, roucoule amoureuxment. Les petits s'éveillent et gazouillent. Toute la famille est en émoi.

Tout ceci est bien simple, mais touchant et poétique.

Une murmurante nichée  
De merles aux accents divers,  
Sous les feuilles, demi-cachée,  
Réjouit mes peupliers verts.

A leur vieux nid toujours déles,  
Ils reviennent dans la saison  
Où gazouillent les hirondelles,  
Où les fleurs percent le gazon.

Dès que l'aurore se dessine,  
Vermeille, au bord du firmament,  
Ce frais berceau qui me fascine  
Murmure harmonieusement.

De sa maraude matineuse  
La mère est déjà de retour ;  
Dans l'atmosphère lumineuse  
Le père s'élance à son tour.

Il part... sous la sonore arcade  
Des ramures toutes en fleur  
Ruissent comme une cascade  
Les notes de l'oiseau sifflant.

Il vole... son aile est tante  
Étincelle aux feux du matin.  
Au loin, la mère palpitante  
Écoute son trille argentin.

Vagabond chanteur, il fredonne,  
Tandis que son regard chercheur  
Guette la mouche qui bourdonne  
Dans les buissons pleins de fraîcheur.

Il erre de branches en branches.  
A lui la ronce des halliers,  
A lui les molles prunes blanches  
Et le raisin des espaliers.

Quand le vent d'octobre éparpille  
Les feuilles rouges du buisson,  
Caché dans les chaumes, il s'ille  
Les miettes d'or de la moisson.

Gorgé de grains et de cerises,  
Près d'une source au flot dormant,  
Rafraîchi par l'aile des brises,  
Il suspend son vol un moment.

Explorant la rive frangée  
De liserons aux bleus réseaux,  
Il baigne sa gorge orangée  
Dans ses fraîches et claires eaux.

La tête ruisselante et pleine  
Des acres senteurs du ruisseau,  
Leste, il file, à travers la plaine,  
Vers son mélodieux berceau.

Il ne se fera pas attendre,  
Le voilà qui revient joyeux,  
Sa voix claire devient plus tendre  
Dès qu'il revoit le nid soyeux.

Son instinct paternel le presse ;  
Il vole en poussant mille cris ;  
Les petits, tremblants d'allégresse,  
S'éveillent joyeux et surpris.

Les yeux brillants comme des perles,  
La mère roucoule gaîment...  
O poétique nid de merles,  
Que ton voisinage est charmant !

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Mai, 1879.

## LA FAMILLE NAPOLEON

Le chef de la branche cadette, le prince Jérôme-Napoléon, a eu de la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel, ex-roi d'Italie, trois enfants : le prince Victor qui a dix-sept ans, le prince Louis qui a quinze ans et la princesse Marie qui en a treize. Ces enfants sont à ravir ; ils donnent les plus belles espérances. Les deux garçons sont toujours avec leur père ; la jeune fille est avec sa mère à Moncalieri, non loin de Turin.

Cette famille a été coupée en deux par les circonstances et par des convenances indépendantes de la volonté du prince. Les mauvaises relations avec Chislehurst, l'attitude républicaine que le prince a prise et ses allures de libre-penseur démocrate eussent placé la fille du roi d'Italie, qui porte haut le sentiment et le respect de sa race, dans une position assez difficile. Qu'eût fait cette princesse dans le ménage et dans l'entourage de son époux ? Fallait-il qu'elle vint partager son entresol ? Moins favorisée que certaines dames de condition bourgeoise, elle eût vu un certain nombre de bonapartistes lui refuser leurs hommages. Avec une délicatesse exquise et une dignité parfaite, elle a pensé que sa place ne pouvait être à côté de son mari ; elle a sacrifié, en partie, ses tendresses maternelles, acceptant un *modus vivendi* qui laisse au père la direction exclusive de ses deux fils, et ne lui réserve, à elle, que l'éducation et la compagnie de la jeune princesse Marie. Une fois ou deux dans l'année, la famille se réunit à Moncalieri ; le prince Napoléon conduit lui-même ses fils auprès de la princesse Clotilde, dont le cœur maternel se contente de ces rares et trop fugitives satisfactions.

\* \*

Noble et résignée princesse ! Je ne puis laisser passer l'occasion qui m'est offerte,

dans ce journal, de rappeler un des plus beaux traits de sa vie.

Devant la révolution de septembre, Mme la princesse Clotilde sortit de Paris très-fièrement. Le soir du 4, elle avait couché au Palais-Royal ; le lendemain, elle manda les officiers de la garde nationale qui occupaient un des postes du palais et leur dit : « Avant de partir pour quitter la France, j'ai voulu vous saluer, messieurs, et vous déclarer que mon vœu le plus ardent est de voir le gouvernement qui vient de s'établir, mener à bien la défense nationale. » Cela dit, la fille de Victor-Emmanuel alla tranquillement et sans aucun déguisement s'embarquer à la gare de Lyon ; elle ne voulut permettre à son frère, le prince Amédée, venu à sa rencontre, de monter dans son wagon que lorsqu'elle eut franchi le territoire français.

En 1872, la princesse Clotilde reparut à Paris ; elle était là, quand M. Thiers expulsa son mari. Depuis ce temps, elle n'est point revenue affronter l'hospitalité de la république.

\* \*

Après la chute de l'Empire, en 1871, le prince Napoléon plaça ses deux fils au lycée de Vanves ; ils habitaient, avec un professeur, une maison voisine et suivaient les cours de cet établissement. L'année dernière, le prince Victor s'est séparé momentanément de son frère ; il a été confié aux soins de M. Blanchet, chargé du cours d'histoire au lycée Charlemagne. Il habite chez ce professeur dans un vieux logis de la rue de La Cerisaie. C'est là que, vers la fin de l'année, le prince Louis est venu le rejoindre.

L'année prochaine, le prince Victor entrera probablement à l'école de Saint-Cyr. Un peu plus tard, le prince Louis l'y suivra.

Les deux frères passent tous les deux pour fort intelligents et d'un naturel charmant. L'aîné est à la fois des princes de Savoie et des Bonaparte ; il a un peu la conformation de son père sans en avoir le type remarquable. Il est assez grand, large et un peu rond des épaules. Le visage a la douceur et la bienveillance de la princesse Clotilde. Le caractère paraît déjà très-ferme et le sentiment très-droit.

Quand on aperçoit, assis dans un coin du salon, pensif et silencieux, le jeune prince Louis, et que l'on porte ses regards sur le buste qui représente l'écolier de Brienne, on est frappé de la ressemblance des deux visages. C'est cet œil pénétrant, ce front prématurément réfléchi, ces lignes pures du nez et du menton, et ce pli sévère de la bouche qui trahit une étrange puissance de volonté.

Le prince Napoléon les traite lui aussi avec une extrême bonté ; mais les jeunes princes observent envers leur père cette attitude respectueuse qui, dans les familles souveraines, règle, par une stricte étiquette, les élans de l'affection filiale. Devant lui, ils ne parlent jamais qu'ils n'y soient invités ; ils sont doux, polis et réservés avec tout le monde.

Telle est, chez celui que l'on appelle quelquefois encore le « César déclassé, » la tenue de la maison. On y cultive le culte du grand Napoléon, le respectueux souvenir de Napoléon III, une déférence silencieuse pour son fils et la soumission convenue au suffrage universel. A cela près, on y est « prince » jusqu'au bout des ongles et justement fier des parentés qui font confiner cette branche cadette aux plus grandes et aux plus anciennes maisons régnantes.

MYSTÈRE II.

## MÉLANGES

SOUFFLETÉ PAR UN MORT

John dit le Bûcheron est mort, il y a quelques jours, à l'hôpital, à New-York, et l'autopsie a révélé qu'il avait été empoisonné par du vert-de-gris. Pendant que l'infirmier, Edward Mc-Allister, était occupé à couvrir le corps d'un linceul, le défunt, allongeant subitement le bras gauche, lui a appliqué vigoureux soufflet. L'infirmier, très-ému, a couru conter le fait au Dr Johnston, qui a examiné attentivement le cadavre et reconnu que ce soufflet post

mortem était le résultat d'une contraction subite des muscles. John le Bûcheron passait pour profondément misérable, mais une somme de \$80 a été trouvée cousue dans les doublures de ses vêtements.

COMBAT AVEC UN AIGLE

Un fermier de Webster, petit village situé à quelques milles des bords du lac Ontario, a rencontré, il y a quelques semaines, sur sa route un aigle avec lequel il eut un combat violent rapporté par un journal de Rochester :

« Hiram Robb cheminait sur la grande route et se trouvait à un mille de Webster, lorsqu'un aigle a fondu subitement sur lui, et, des serres et du bec, commença l'attaque en poussant des cris sauvages.

« Effrayé et déconcerté par le brusque assaut, le fermier tenta de fuir, mais l'aigle ne lui permit pas. S'attachant à lui par ses vêtements, il le criblait de coups, et Robb comprit qu'il fallait lutter pour sa vie. Après un combat qui dura plusieurs minutes, l'aigle avait une aile cassée et Robb put s'en rendre maître. Il l'a ramené avec lui à sa ferme où il fait l'admiration des gens du pays.

« C'est un oiseau superbe, ne mesurant pas moins de sept pieds d'envergure, de la race des grands aigles américains. On suppose que la faim lui aura donné l'audace d'attaquer un homme, ce qui n'est pas un fait ordinaire. »

UNE MINE DE SAVON

Nous avons vu dans un journal américain qu'on venait de découvrir une mine de savon.

Trouver une mine de savon était considéré comme impossible, mais, dans ces derniers jours, il paraît que la terre contient plusieurs trésors cachés et merveilleux. Parmi ces derniers est une véritable mine de savon découverte sur la ferme de M. G. W. Raymond, à peu de distance sud-est de Seneca, Ill.

Absurde comme cela peut paraître, le savon naturel n'est ni plus ni moins que de l'argile contenant du borax, de la potasse, de la magnésie, etc., en certaines proportions. La couleur de cette argile lorsqu'elle est prise de la mine est d'une couleur ardoise foncée.

Une maison de Chicago—que nous ne nommons pas afin de ne point paraître faire une réclame—a pris l'affaire en main, et, depuis cinq semaines, a commencé l'exploitation de cette mine.

On prétend que ce savon naturel n'a pas d'égal pour enlever les taches de goudron, de peinture, de graisse et même d'encre d'imprimerie.

Ainsi, Seneca jouira d'une réputation que ne partage aucune cité sur la face de la terre, mais que le Brésil surpasse par son magnifique *arbré-savon*, dont l'écorce sert aux naturels du pays pour le blanchissage de leur linge par suite de ses qualités savonnantes supérieures à tous les meilleurs savons du monde.

**Avis de commerce.**—La Maison DUPUIS FRÈRES a le plaisir d'annoncer à ses pratiques et au public en général, qu'elle vient de faire l'acquisition du magnifique stock de banque-route de MM. Archibald, Bankirt & Lesser, de Toronto. Cette maison ayant toujours fait un commerce de première classe, les nouveaux acquéreurs se trouvent en ce moment avec un surplus d'au-delà de \$36,000 de marchandises superbes et toutes fraîches, venant, à cette époque de l'année, de sortir pour la plupart des caisses d'importation. Le stock a été acheté à 47½ centins dans la piastre. La transaction ayant été faite argent comptant, la Maison DUPUIS FRÈRES se trouve forcée d'écouler ces marchandises, sans réserve, d'ici à la fin du mois, afin de se mettre en état de rencontrer ses engagements.

Une visite est respectueusement sollicitée.

DUPUIS FRÈRES,

605, rue Sainte-Catherine,

Coin de la rue Amherst,

Montréal.

**Nouvelle maison.**—Maison nationale.—MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

**Nouvelle pharmacie.**—Tout le monde admire la jolie pharmacie que M. S. LACHANCE, si bien connu comme pharmacien de renom, vient d'ouvrir sur la rue Sainte-Catherine, près de la rue Jacques-Cartier, porte voisine de la banque d'Epargnes. Comme l'on peut s'en convaincre en visitant cette pharmacie, M. Lachance a déployé beaucoup de goût et d'habileté dans l'aménagement et dans l'achat de ses marchandises, et l'acheteur est certain de trouver à cet établissement tout ce dont il a besoin.

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédra, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste.-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédra se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoin.